



Brigitte Bastiat

**Week-ends
à Belfast**

Brigitte Bastiat

Week-ends à Belfast

© Brigitte Bastiat, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2834-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes, des institutions, des groupes ou des entreprises existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite et involontaire.

À titre expérimental, ce texte est rédigé en écriture inclusive autant que faire se peut.

En rencontrant Criomhthann (à prononcer Kreevan) à une conférence sur le cinéma irlandais, où un de ses documentaires était projeté, c'est d'abord son prénom gaélique avec plein de consonnes qui avait plu à Ghislaine quand la présidente de séance l'avait présenté : Criomhthann McLean. Elle avait d'abord entendu puis lu son nom sur le programme. Les sonorités initiales en K et en R de son prénom, si éloignées de celles assez douces du français, évoquaient en elle des chocs d'épées lors de batailles, des coups de hache contre des troncs d'arbres accompagnés de ahanements, mâtinées d'un souffle velouté en V et en N après la rudesse des consonnes occlusives. Ghislaine leva les yeux de l'écran de son portable où elle lisait et répondait à des mails en retard depuis les deux dernières communications qui ne la passionnaient pas. Elle fut happée par son visage qui correspondait en tous points à l'image mentale qu'elle s'en était faite en quelques secondes à l'écoute de son nom, Criomhthann McLean. Une figure émaciée marquée de quelques rides dont deux profondes et verticales entre les sourcils, en sentinelle au-dessus de deux yeux bleu clair au centre et foncés tout autour. La forme allongée de ses yeux laissait prévoir un regard aux lueurs tantôt glacées tantôt satinées. Son nez busqué et ses cheveux gris coupés ras indiquaient un homme volontaire et résolu. Sa bouche était fermée par une lèvre supérieure mince et une lèvre inférieure plus goûteuse signalant une sensualité à découvrir. Un mélange de chat et d'aigle, souple et soyeux, libre et impitoyable. Étant donné ses intérêts pour l'anthropomorphisme dans ses recherches, Ghislaine avait pris l'habitude de déceler les caractéristiques animales des êtres humains et ne pouvait s'empêcher de les classer ainsi. Une disposition qu'elle gardait secrète, pour son plaisir personnel, et pour ne pas froisser ses congénères qui, souvent, se considéraient comme terriblement éloignés des animaux.

Le documentariste prit la parole pour présenter son film et sa voix à l'accent nord-irlandais très fort et imprégnée d'un nombre sans doute considérable de cigarettes fumées, vibra dans le petit amphithéâtre surchauffé où se tenait la conférence. Juste quelques mots de remerciements et la volonté de répondre aux questions après la projection. Le film intitulé *HBlocksLife* relatait la vie dans les bâtiments en forme de H où étaient emprisonnés les membres de l'IRA. Documents d'archives et témoignages de survivant.es à la fameuse grève de la faim de 1981 s'entremêlaient. Le documentaire était rude et sans concession sur la violence et les attentats ayant tué de nombreux.ses innocent.es sur le sol

irlandais et britannique. À l'époque des smartphones, une séquence sur la façon dont communiquaient les prisonniers avec l'extérieur était particulièrement marquante et drôle. Elle expliquait comment ils écrivaient des tas de petites notes minuscules sur des papiers à cigarettes ou papier-toilette qu'ils roulaient en boules et qui étaient ensuite sorties de prison grâce aux visiteuses. En effet, de nombreuses femmes participaient à la lutte nationaliste et républicaine et elles venaient voir leurs amoureux, réels ou pas : en s'embrassant, les couples échangeaient des petites boulettes de papier. Certaines femmes venaient plusieurs fois par jour rencontrer plusieurs hommes différents. Ainsi la communication entre l'intérieur et l'extérieur était incessante et fluide, les prisonniers en sachant parfois plus sur les actions à venir ou à organiser que ceux de l'extérieur, d'après un témoin du documentaire qui ajoutait que les visites furent interdites en 1976 au moment où le gouvernement britannique avait retiré le statut de prisonnier politique aux nationalistes.

La lumière se ralluma progressivement dans la salle, faisant clignoter et craqueter les néons. Un silence s'ensuivit, laissant les spectateur.trices émerger lentement de l'atmosphère sombre du film.

— Vous n'apparaissez pas à l'écran, mais avez-vous participé personnellement à la grève de la faim ? se risqua la présidente de séance.

— Oui, mais le film traite d'un combat collectif et je n'ai pas souhaité m'auto-interviewer !

Petits rires dans l'assistance.

— Alors pouvez-vous nous en dire plus aujourd'hui sur votre propre expérience ?

— Oui dans la mesure où elle éclaire et accompagne celle de mes compagnons. J'ai été emprisonné à cause de mes activités au sein de l'IRA et je suis resté quinze ans en prison en tout. J'ai décidé de me joindre à cette grève car, comme les autres, j'étais arrivé au constat qu'il n'y avait plus aucun moyen de faire plier le gouvernement britannique sur nos revendications et l'obtention du statut de prisonnier politique. On n'entre pas dans la violence contre les autres et contre soi-même le cœur léger. C'est, et ce doit être, l'ultime recours. Même si j'ai rejoint l'IRA à dix-sept ans et que j'étais un peu con à l'époque, pensant que la lutte armée c'était viril... À dix-sept ans, on n'a pas toutes les cartes en main, ni la maturité pour comprendre ce genre de lutte, toute légitime

qu'elle soit. On a l'impression qu'on est un vrai mec que si on est un dur-à-cuire. Mais bon, c'est une autre histoire... En tout cas, à l'époque, un gréviste mort devait être remplacé par un autre. C'était ce qui avait été décidé. On n'était pas sûrs que d'autres suivraient, mais une centaine de volontaires se sont manifestés ! Moi, j'ai tenu 70 jours et ma famille, contrairement à celle de Bobby Sands par exemple, qui a respecté son choix d'aller jusqu'au bout, a décidé de me faire hospitaliser et je suis sorti du coma.

La présidente donna la parole à une participante.

— Vous semblez lier votre engagement dans l'IRA à une vision que vous aviez à l'époque de la virilité, de la masculinité. Que pensez-vous des femmes qui se sont engagées dans ce combat ? Celles qui rendaient visite aux prisonniers des H-Blocks, mais aussi celles qui étaient emprisonnées à la prison des femmes d'Armagh ?

— Je pense que ces femmes étaient tout aussi courageuses que les hommes et que leur combat n'a pas été suffisamment relayé dans les médias, y compris dans les journaux de l'IRA à l'époque. L'IRA a toujours été une organisation machiste et embarrassée par la présence des femmes. Vous savez ce que disait Eamon de Valera, le premier président de la République irlandaise ? En gros, que les femmes sont les révolutionnaires à la fois les plus audacieuses et les plus difficiles à manœuvrer. Elles sont en effet parfois plus extrémistes et remettent souvent en question les décisions prises par la hiérarchie. En 1976, les nationalistes de la prison d'Armagh ont aussi été privées du statut de prisonnières politiques et des mêmes choses que nous, comme la radio, la lecture, les visites. En plus, elles subissaient des brimades et des fouilles corporelles obligatoires à l'entrée et à la sortie de prison fréquentes lors des procès. On minimisait leur effet traumatisant, surtout en période de menstruation. Il y avait aussi de nombreux cas d'anorexie soignés à hautes doses de valium¹. Après la mort de Bobby Sands, des femmes d'Armagh ont aussi voulu entamer une grève de la faim, mais l'État-major de l'IRA s'y est opposé immédiatement, prétextant qu'étant plus faibles que les hommes, elles risquaient de mourir plus vite, sans laisser le laps de temps nécessaire à des négociations².

— Vous dites que leur combat n'a pas été assez médiatisé, mais dans votre documentaire, vous ne traitez que de Long Kesh, la prison des hommes !

— Oui, mais c'est là que j'étais, c'est ça que je connais. Je laisse le soin aux

ex-prisonnières d'Armagh de faire leurs propres documentaires sur ce qu'elles ont vécu. Elles avaient elles aussi organisé une grève de l'hygiène comme nous, pour protester contre les brimades continues que nous subissions de la part des gardiens en allant aux toilettes. En plus des excréments, leurs cellules étaient maculées du sang de leurs règles.

L'assistance fut parcourue d'un haut-le cœur. Ghislaine regardait, fascinée, le visage de l'homme qui faisait faire irruption à la brutalité, à l'abject, au répugnant et à la puanteur dans l'univers feutré et « civilisé » des conférences universitaires. Un monde de corps réels, vivants maltraités, malodorants, sales mais bien vivants. Englués dans une lutte sans fin contre l'Angleterre depuis le XII^e siècle, depuis que le Roi anglais Henri II, autorisé par le Pape de l'époque Alexandre III, avait pris également le titre de Roi d'Irlande, des hommes et des femmes avaient poursuivi des combats ancestraux, animés d'une volonté sans faille, jusqu'à l'accord de paix signé en 1998, mettant fin à trente ans de guerre civile en Irlande du Nord, pudiquement ou hypocritement appelée *The Troubles*.

Ghislaine était sonnée par une telle détermination et désormais par une telle envie de transmettre ce que fut cette lutte, d'en analyser les contours pour que les protagonistes puissent mieux se dire, mieux se connaître et se faire reconnaître dans le concert des nations et des identités. Un silence gêné envahit tout l'espace jusqu'aux quatre murs, exerçant une pression désagréable sur les épaules des conférencières qui commencèrent à s'agiter. Sentant le malaise s'installer, la présidente de séance tenta une sortie en regardant sa montre.

— Oh, je crois qu'il est temps d'arrêter notre conversation passionnante avec Criomhthann McLean et d'aller maintenant déjeuner, si nous ne voulons pas commencer en retard nos travaux de l'après-midi. Je vous propose donc de remercier chaleureusement l'auteur de ce documentaire saisissant sur la prison de Long Kesh.

Soulagé, le public applaudit et les conversations reprirent peu à peu. Fidèle à son humour caustique et parfois cynique, Maryline, l'amie et collègue de Ghislaine, qui l'avait entraînée jusqu'à Belfast pour venir écouter des communications sur la société et le cinéma irlandais, assez éloignées des préoccupations habituelles de la médiéviste, renchérit :

— Quelle programmation réussie vraiment ! Nous projeter un tel film juste avant le déjeuner ! Ils n'ont pas eu de budget pour le dernier repas et veulent

nous couper l'appétit ou quoi ? Ils auraient pu le mettre en fin de colloque, non ?

Ghislaine sourit faiblement. Elle était choquée, abasourdie et se sentait happée par un monde dont elle ignorait presque tout. Cet homme, par son parcours et son physique, l'avait profondément troublée, mais elle ne savait pas encore à quel point.

— Bonne idée ! Comme ça la moitié des participant.es l'aurait loupé puisqu'ils et elles seraient déjà parti.es prendre leur train ou leur avion, répondit Ghislaine ironiquement, mais avec la volonté de défendre le film. Ça aurait été dommage de ne pas le voir quand même !

— Ça t'a plu ?

— Plu n'est pas le mot, mais ça m'a bouleversée, je crois.

— Ah bon ! Tu ne connaissais rien de cet épisode des *Troubles* ?

— Pas grand-chose à vrai dire. Et puis surtout, je n'avais jamais vu d'images ni croisé de prisonniers ou prisonnières.

— Pas étonnant, tu es toujours plongée dans tes bouquins enluminés ou à des colloques d'érudit.es qui n'en finissent pas d'ergoter sur la taille des caractères, l'épaisseur des parchemins ou l'encre utilisée !

— Tu exagères !

— À peine très chère. Bienvenue dans le monde réel et brutal !

— Le Moyen-âge a eu son lot de barbarie aussi, mais voir ces hommes barbus, aux cheveux longs et sales, nus sous leur couverture marron m'a rappelé un souvenir de lycée. Quand j'étais en seconde, on nous avait emmené.es voir une expo photos sur les camps de concentration de la Deuxième guerre mondiale. C'est la première fois que j'ai éprouvé un sentiment d'effroi. Je n'avais aucune idée de ce que cachaient les mots « déporté », « camp », « juif », « solution finale » qu'on entendait pendant les cours d'histoire. J'avais eu un tel choc à l'époque. Je me souviens encore du début d'un poème lu dans cette expo :

« Ni mangé ni bu

Je suis le lutin

Le sylphe ténu

Ni mangé ni bu. »

Et juste après, on nous avait emmenés manger à la cantine ! Les réactions de mes camarades étaient complètement différentes les uns des autres. Certain.es étaient silencieux.ses et ébranlé.es, démuni.es face à l’horreur en images qu’ils et elles venaient de découvrir, d’autres avaient – ou semblaient avoir – déjà oublié et plaisantaient à nouveau en se servant à table.

Les deux amies se dirigèrent vers les tables couvertes de sandwiches au pain bio, au *soda bread* irlandais ou de style baguette française. Ils étaient délicieux, fourrés de saumon sauvage, de poulet au curry, de cheddar, de jambon, de tomates, concombres, poivrons marinés, le tout enveloppé de salade verte. Eaux, sodas, jus de fruits, thé et café venaient compléter un banquet un peu frugal pour des Français.es, mais ayant l’avantage de ne pas empiéter sur les horaires serrés du programme de la conférence. Les Irlandais.ses trouvaient souvent que les organisateur.trices de colloques en France, en Italie, en Espagne ou au Portugal, accordaient trop de temps aux pauses déjeuner et disaient qu’ils et elles n’arrivaient pas à se concentrer l’après-midi après un repas copieux surtout si, en plus, il était accompagné de vin. Ils et elles appréciaient certes tout cela, mais bon, on n’était pas en vacances et on avait du boulot. La détente, c’était pour le soir, au pub !

— Dis donc, il a l’air de te plaire le documentariste ! reprit Maryline.

— Comment ça ?

— T’arrêtes pas de le regarder.

— Je lui trouve une certaine beauté brute, c’est vrai.

— Une beauté brute ? ! Tu t’intéresses aux beautés brutes maintenant ? Jusqu’à présent, tu as plutôt fait dans le genre intello à lunettes, non ?

— C’est vrai, j’aime aussi être séduite par un esprit, fin si possible.

— Fin ? Mais là tu parles de brut.

— Oui, bon OK. Il me trouble. Son physique me trouble et son travail me trouble. Là, tu es contente ?

— Contente ? Je suis abasourdie. Je ne pensais pas te voir un jour troublée par une beauté brute ! Par un ancien prisonnier, un type qui a fait partie de l’IRA et